

Pour une écocritique du discours littéraire gabonais

NTSAME OKOUROU Franckline,
CRELAF-CELIG, Université Omar Bongo (Libreville)

delanokleen@gmail.com

Résumé

A l'heure où l'écologie, en tant que science de la préservation de l'environnement, infiltre la totalité des cercles de réflexion, la littérature gabonaise déroule un discours polyphonique et polymorphique qui met en lien direct l'individu et son espace naturel. Cette approche de la littérature, en tant que discours sur l'environnement, légitime une démarche écocritique, entendue comme analyse de l'inscription, dans les œuvres de fiction, des rapports entre l'homme et la nature. Sur la base de la multiplicité des orientations écocritiques, nous soutenons que le rapport à la nature est lié à un ensemble de valeurs idéologiques, mentales ou religieuses propres à chaque espace culturel. Aussi, l'intérêt du présent article est précisément de mettre en lumière le positionnement de la littérature gabonaise dans une perspective écocritique. Celle-ci prend en compte l'arrière-plan culturel, particulièrement visible dans la production romanesque gabonaise qui met en scène l'homme et la nature dans une interdépendance qui modifie, par là même, l'esthétique narrative.

Mots-clés : Altérité, Ecocritique, Littérature gabonaise, Référents culturels.

Abstract :

So per hour when ecology as a science of the safeguarding of the environment infiltrates the totality of the think tanks, the gabonese literature unrolls a polyphonic and polymorphic speech which puts in direct link the individual and his natural space. This approach of the literature as speech on the environment legitimates a ecocritic approach, heard as analyzes registration in literature of the relationship between the man and the nature. On the basis of multiplicity of the ecocritic orientations we support that the report with nature is related to a set of ideological values, mental or religious clean with each cultural centre. Also, the interest of this article is precisely to clarify the positioning of the Gabonese literature from the ecocritic point of view. This one would take into account the particularly visible cultural background in our production which puts in scene the man and nature in an interdependence who modifies consequently, narrative esthetics.

Keywords : Otherness, Ecocritic, Gabonese literature, Cultural referent.

Introduction

L'écocritique est simplement l'étude du rapport entre la littérature et les êtres vivants pris dans leur environnement naturel. Toutefois, cette théorie, qui est encore en quête d'une définition canonique, repose sur un ensemble de postulats dont la préoccupation fondamentale s'articule autour de deux constantes relatives à l'objet d'analyse même. La première est la nature en tant que motif d'écriture romanesque. La deuxième concerne la relation homme/nature ou, plus généralement, homme/environnement.

Si le rapport au monde peut s'exprimer par la modalité du discours, la littérature, qui a en charge le système discursif, ne peut se tenir à distance des questions liées à l'environnement dans lequel se construit celui-ci. Ce que souligne justement J. Skinner lorsqu'il aborde la relation entre créativité esthétique et représentation de la nature : « Alors que notre perception du monde naturel continue de se raffiner (ou d'être complètement oubliée), il semble que les complexités de la poésie contemporaine pourraient en fait être utiles pour étendre et développer cette perception » (2001, p. 5).

La plupart des approches écocritiques, qui se développent de plus en plus dans les espaces littéraires américains et européens, pose la question de l'altérité conceptuelle. Opportunément, l'hypothèse qui sous-tend notre réflexion se fonde sur le postulat selon lequel chaque concept de nature ou d'environnement figuré dans les œuvres doit se rattacher à son contexte culturel d'origine pour prévenir les analyses superficielles. Si le marqueur culturel n'est pas pris en compte, la problématique de l'environnement ne procède alors que d'une logique de généralités. Celle-ci, par défaut de pertinence, annule l'altérité et tente une homogénéité qui, finalement, ne s'appuie sur aucun élément concret.

Dans le cadre de ce travail, l'écocritique, comme méthode d'analyse, se prête au jeu d'élaboration d'une approche interdisciplinaire prenant en compte, entre autres, les sciences environnementales. A travers les romans, la littérature gabonaise participe à ce qu'il convient désormais de placer dans la catégorie des fictions sur l'environnement. Dans cette perspective, il s'agit de voir comment la problématique écologique se manifeste dans quelques œuvres locales : *Le Signe de la Source* (M. Okoumba-Nkogwe, 2014 [2007]), *Pétroleum* (S. Bessora, 2004) et *Identicide* (A. Zoula, 2010). Il est, précisément, question de montrer le rapport d'interdépendance entre l'homme et son milieu dans une intimité tantôt harmonieuse tantôt conflictuelle.

L'étude s'organise en deux axes : sur le principe de la représentation mimétique, l'analyse s'intéresse aux référents culturels propres à l'espace gabonais, tels que les textes du corpus les mettent en œuvre à travers le rapport de l'individu à son espace ; à partir des procédés d'esthétisation ou de mise en discours de l'environnement, se constitue une esthétique transdisciplinaire, vecteur éventuel d'une forme de conscientisation à la préservation de l'environnement.

1. Contextualisation des représentations culturelles

La mise en littérature d'un territoire, c'est d'abord la poétisation d'un espace, des populations qui l'occupent et de leur *habitus* (P. Bourdieu, 1987). Cette mise en littérature est sous-tendue par une volonté de mise en circulation d'une perception idéologique. En ce sens, N. Evernden soutient que « l'environnementalisme implique la perception des valeurs, et les valeurs sont la devise des arts. Sans l'esthétique, l'environnementalisme n'est rien de plus que de l'aménagement régional »¹. Nous nous intéressons à la littérature en tant que discours romancé sur des imaginaires représentatifs d'un espace et sur les valeurs culturels en circulation dans cet espace au point de déterminer une vision du monde. Ici, l'analyse écocritique consiste en la description des interférences entre le visuel et le verbal, autrement dit, de la capacité du verbal à dire le visuel. Une particularité de nombreux romans gabonais, à l'instar de ceux qui composent notre corpus, est de transcrire la vision culturelle de la nature sous le prisme des croyances anthropologiques qui renvoient à la culture concernée.

Sur le modèle de la *mimesis* aristotélicienne, le texte littéraire serait une reproduction verbale de ce qui se déroule dans la nature brute. A ce propos, dans *The Environmental Imagination*, Buell réfléchit sur le rapport des écrivains américains à la nature telle que représentée dans leurs œuvres. Sans rejeter l'éventualité d'une reproduction, il parle plutôt de représentation car, selon lui, la littérature inscrit une vision, elle-même guidée par une idéologie. Pour illustrer son propos, Buell évoque l'idéologie pastorale, afin de montrer comment elle s'est affirmée, dès la colonisation du territoire nord-américain, en tant que vecteur important du développement culturel de la nation américaine (Etats-Unis). Il initie la prise en compte de référents culturels en tant que vecteurs idéologiques d'un peuple donné. Ce qu'il nomme « mimesis extérieure », c'est-à-dire « le savoir traditionnel (*folk*) non officiel auquel quelqu'un a été exposé »² et qui détermine sa lecture du monde culturellement construite.

Dans le même ordre, chez N. Roussiau et C. Bonardi (2001, p. 19) l'écocritique est « une représentation sociale et une organisation d'opinions socialement construites, relativement à un objet donné, résultant de communications sociales, permettant de maîtriser l'environnement et de se l'approprier en fonction d'éléments

¹ N. Evernden (« Beyond ecology : self, place, and the pathetic fallacy », 1995, p. 103, traduit de l'américain par S. Posthumus), cité par C. Glotfelty et H Fromm dans *The Ecocriticism Reader* (1996). Ce texte représente un autre moment important dans la fondation de l'écocritique. En rassemblant des articles importants parus dans le domaine, ce collectif offre un premier survol de la diversité d'approches en écocritique. En même temps, il tente de montrer la cohérence de ces approches. Dans son introduction à la collection, Glotfelty donne une définition générale de l'écocritique qui représente une première tentative de synthèse en la matière. Il affirme non seulement la nécessité de construire des ponts entre nature et culture, littérature et réel, humain et non-humain, mais aussi il continue de s'appuyer sur une pensée dualiste.

² L. Buell (1995, p. 94).

symboliques propres à son ou ses groupes d'appartenance »³. *Petroleum* affiche un conflit latent entre des géologues, explorateurs de pétrole, venus d'Europe, et leurs guides gabonais :

Ils marchent là où personne n'est jamais passé. Du moins le croient-ils. Ils montent. Ils descendent. Ils boivent de la vodka. Ils franchissent des cours d'eau fraîche et transparente. Ils boivent du Ricard. Ils ramassent des cailloux. Ils prennent des notes. Ils dessinent des cartes... Le pisteur s'appelle Zéphyrin. Il guide les explorateurs dans la brousse. Il sait bien qu'il dérange les esprits de la forêt... il sait bien qu'il faudrait demander l'autorisation aux arbres et aux poissons. Leur dire s'il vous plaît. Merci... Leur donner un peu de kaolin ou d'isémo pour excuser du dérangement. Mais comment expliquer la politesse aux géologues ? (S. Bessora, 2004, p. 60-61).

Ce conflit naît de la distance entre la représentation mentale de « la forêt » qui n'est qu'une étendue de végétation exploitable pour les premiers tandis que les autres le perçoivent comme un univers sacré abritant les esprits des ancêtres. Chaque groupe donné a dans son patrimoine immatériel symbolique une multitude de représentations mentales, psychologiques ou spirituelles conservées dans la mémoire à long terme et constituant le « savoir » de la communauté. Car, « Le monde se donne d'abord sous la forme du sensible. Notre condition est corporelle. Il n'est rien dans l'esprit qui n'ait séjourné dans les sens » (D. Le Breton, *La Saveur du monde. Une anthropologie des sens*, 2006, cité par A. Cottureau, 2012, p. 19). En tant que savoir, les représentations font partie intégrante de l'identité culturelle de la communauté. Et pour cela, leur transmission est garantie au moyen de rituels initiatiques ou des enseignements moins ritualisés.

M. Eliade considère que la « nature n'est jamais exclusivement "naturelle" : elle est toujours chargée d'une valeur religieuse » (1957, p. 101) pour la simple raison que l'univers est une création divine sortie des mains des dieux. Ce qui expliquerait que le monde reste imprégné de la sacralité de son origine. Or, l'imaginaire culturel gabonais souligne une sacralité des éléments de l'environnement naturel. Et cette sacralité institutionnalise culturellement, non seulement la représentation que l'homme en a, mais aussi les rapports qui seront déterminés par cette représentation. Nous en avons un exemple dans *Petroleum* avec l'Adzap, arbre sacré qui va compromettre les projets de géologues profanateurs et irrespectueux des référents culturels :

Ils marchaient en forêt quand un arbre immense qui se dressait devant eux leur avait barré la route. Le géologue a ordonné l'abattage de l'intrus végétal. Les nègres ont pris des haches. (...) Zéphyrin a bafouillé qu'il valait mieux contourner l'arbre. Le géologue, qui n'était pas mauvais au fond, a demandé des explications que Zéphyrin a tardé à donner. Il a fini par murmurer que l'arbre était sacré » (S. Bessora, 2004, p. 61).

³ N. Roussiau et C. Bonardi (*Les Représentations sociales. État des lieux et perspective*, 2001, p. 19).

La notion de sacré elle-même pose problème dans la communication qui s'établit entre le pisteuse indigène et le géologue. En effet, les échecs de la rencontre s'inscrivent d'abord en termes de communication. Les référents nécessaires à toute communication varient en fonction des cultures. La distance entre les valeurs de représentations culturelles génère alors des incompréhensions qui pouvant conduire à la rupture de l'échange : « *Le géologue a fait mine de n'avoir rien entendu et a confirmé l'ordre d'abattre l'arbre à beurre. Mais Zéphirin s'est mis à hurler : « Des hommes vieux, des femmes et des enfants sont assis sur les branches de l'Adzap ! » (id.).*

La structure sociale des romans gabonais met continuellement en scène une existence dans trois espaces que sont le monde des vivants, le monde des esprits (morts) et l'environnement naturel sauvage qui est le lieu commun entre les deux univers. Pour Eliade, il ne s'agit pas d'une sacralité communiquée par les dieux, celle, par exemple, d'un lieu ou d'un objet consacré à une présence divine. Il existe différentes modalités du sacré dans la structure même du monde et des éléments qui le constituent tels que la végétation, les étendues aquatiques, les roches ou tout autre élément physique ou géologique présent dans l'environnement naturel.

Chez J. Divassa Nyama, la quête d'Ulabe vers « la connaissance » relative à la guerre du Mocabe se déroule, pour l'essentiel, au fond d'une grotte en pierre qui est au cœur d'une forêt sacrée. Elle est la porte qui relie le monde des vivants au monde des morts : la traversée transporte le personnage de l'univers visible au monde sensible perceptible par « l'esprit préparé et choisi ». L'hétérogénéité, qui résulte de cette parcellisation du sacré, entraîne nécessairement une multitude d'options vers l'objet symbolique recherché. Certains espaces sont soupçonnés d'une charge sacrée plus importante que d'autres. La révélation de l'espace sacré est une valeur existentielle pour l'homme. Rien ne peut se faire sans être orienté préalablement par un initié. Et l'orientation suppose l'acquisition d'un point fixe désigné comme source. La forêt constitue le chemin, le lieu impénétrable, sauf disposition particulière des « Anciens ». Mais pour le non-initié, c'est un ailleurs inviolable, comme l'exprime Ulabe dans un échange avec son aïeul : « Le grand-père sort du mbandja et désigne la forêt de Manzombi. C'est là-bas que les chefs de terre se réunissaient pour faire barrage aux vellétés de guerre qui couvaient ici et là comme le feu dans du fumier » (J. Divassa Nyama, *L'Amère saveur de la liberté : la Révolte*, 2013, p. 45).

Par ailleurs, le caractère sacré de la nature implique un autre attribut : celui du pouvoir. Le pouvoir prend le sens d'un ensemble de capacités essentiellement mystiques qui accordent à l'entité qui les possède une ascendance totale sur le reste de la société. C'est un référent psychoculturel, selon la répartition de M. A. Garcia (« Diversité des référents culturels dans l'organisation : comment optimiser la rencontre des cultures ? », *Management & Avenir*, n°13, [en ligne], <https://www.cairn.info/revue-management-et-avenir-2007-3>). Elle parle d'influence psychoculturelle pour désigner le positionnement social d'un individu dans un rapport de domination vis-à-vis des autres et qui l'emmène à instrumentaliser la nature à des fins personnelles. Et ce pouvoir revêt un versant positif lorsqu'il s'exerce pour le bien communautaire et une inclinaison négative lorsque son exercice poursuit un dessein individuel.

A ce propos, *Le Signe de la source* est le reflet d'un regard anthropologique sur le pouvoir à travers le personnage de Malemba. Celui-ci, avide d'une domination sans borne et désireuse de se hisser au sommet de la pyramide sociale, politique et financière, se livre à la pratique de la sorcellerie en sacrifiant le bébé de sa mère : « *Cet enfant était le mouton qu'il attendait de sacrifier afin d'améliorer mon destin. Charmée par cette possibilité toute simple de changer de vie, j'avais accepté* » (M. Okoumba-Nkoghé, 2014, p. 103). Le changement de vie évoquée implique nécessairement une contribution volontaire ou involontaire de la nature qui payera une double facture : un fœtus humain dont la pureté est destinée à raviver les capacités de Malemba et un cours d'eau dont l'écoulement permanent devrait renouveler indéfiniment ses pouvoirs. Elle déclare ce qui suit : « *j'avais insisté qu'elle fût enterrée sous le lit d'un cours d'eau* » (*ibid.*, p. 104).

Pour mieux habiter le lieu et y développer l'appartenance, c'est d'abord le corps qui « absorbe ou refuse, nous relie ou nous sépare [...] ; il est au cœur de notre saisie du monde » (Cottreau, 2012, p. 17). Or, dès lors que le corps perd sa capacité à ressentir pour se laisser phagocyter par l'intérêt matériel insensé, la gestion du monde s'en trouve profondément modifiée. Le partenariat se convertit en rapport de violation avec pour conséquence une déstructuration organisationnelle. La littérature inscrit le conflit qui existe entre l'homme et son environnement à travers un ensemble de facteurs esthétiques tels que la personnification de l'environnement. Dans le roman *Identicide* (2011), le narrateur décrit l'arbre Mbône comme un chef suprême, protecteur du peuple Essa Mbone : « *C'est lui qui gouvernait notre peuple. Il reliait le ciel à la terre. Son feuillage, chaque matin, saluait le Créateur des cieux. (...). Au village, on racontait que ses épines étaient des garde-fous. Elles étaient là pour dissuader ceux qui voulaient rencontrer Nzame-ye-mebegue* » (A. Zoula André, 2011, p. 60). On note dans ce passage que l'idée de pouvoir dans son versant négatif renvoie à la course à un investissement individuel en vue de leadership. Sa pratique concerne un destin individuel. D'où les épines de Mbone exercent la fonction de dissuasion des esprits égoïstes et insolents qui seraient tentés par la quête d'une élévation personnelle.

De nombreux romans présentent une nature assassine parce que vengeresse. Dans une perspective de conscientisation au développement durable, le discours romanesque dépeint une nature auto-protectrice, son pouvoir de domination sur l'homme en réparation d'une violation préalable. A ce propos, *Identicide* s'ouvre sur un peuple en détresse, torturé par une nature révoltée par un mal encore inconnu au début du roman. Un bouleversement romancé qui met en scène le déchainement d'une nature meurtrière face à une humanité engouffrée dans les tréfonds de l'impuissance absolue :

Une poussière conquérante monte et envahit les cœurs excisés. Une autre, tourbillonnante, inonde le ciel jusque dans les profondeurs de la terre-mère. Un soleil assassin continue de décapiter les hommes. Les ventres des femmes sont devenus ingrats. Quand la terre finit de faire son tour habituel autour du grand astre, c'est un seul Essa-mbône, un tout petit, maigre, frêle, qui est jeté dans le trou de la vie. À quoi est due cette punition ? Pour quelle raison la nature les outragerait-elle ? Qu'ont-ils commis comme délit pour être dépourvus de ses bienfaits ? (*ibid.*, p. 8).

L'environnement apparaît sous des traits d'un organisme vivant, une créature monstrueuse pourvue de puissance destructrice. Impitoyable. A partir de l'interrogation « qu'ont-ils commis comme délit pour être dépourvus de ses bienfaits ? », le texte laisse entendre une double information. La première suppose une situation antérieure plus favorable aux hommes, comblés par une nature bienfaitrice (pour être *dépourvus* de ses bienfaits). Cet aspect se confirme dans la suite du roman au passage suivant : « Les mémoires se souviennent pourtant que quelque chose leur avait été arraché » (A. Zoula André, 2011, p. 8). Ces deux participes passés « dépourvu/arraché » expriment un acte de dépossession d'un bien qui était jadis entre les mains des hommes. Une perte fondamentale qui symbolise la fin de tout. Retournement de situation dans la mesure où la nature habituellement soumise à la gestion humaine revêt des attributs divins tant elle a droit de vie et de mort sur l'existence même de l'humanité.

La nature reprend ses droits sur l'existence de l'ensemble des organismes vivants. L'interrogation dévoile une seconde information, un présupposé laissant soupçonner la responsabilité de l'homme face aux malheurs dont il est victime. Le participe passé « commis » et le substantif « délit » du champ lexical du droit pénal placent la nature en position responsive et son agressivité comme un acte punitif, correctionnel en réparation d'une transgression préalable de sa loi la part de l'homme, ainsi que l'exprime le narrateur en ces mots : « Quelle honte, lorsque la langue fourche devant l'indicible vérité ! Quelle honte, lorsque les lèvres ne peuvent brandir l'arme de la vie. La vérité pèse, pèse ». Il en est de même chez Bessora. En effet, malgré les supplications de Zéphyrin pour préserver l'Adzap sacré, l'ordre du géologue d'abattre l'arbre est exécuté. Et les conséquences sont immédiates :

Zéphyrin a supplié avant de tomber à genoux. Il a enfoui son visage dans ses mains pour ne pas voir... BAM...Il a entendu le premier coup de hache...Han ! Il a entendu des murmures de stupeur. Il a senti la terre bouger. HÂÂÂÂ !!! Des hurlements de terreur ont crevé ses tympanes. Paralysé par la peur, il a serré les paupières encore plus fort, pour ne pas voir la mort arriver. Et il a entendu le bruit d'un arbre déraciné. CRRrrrrrriiiiihhhhshshshhs...BOUM. Plus rien. Silence assourdissant. Il a ouvert les yeux. Devant lui un nuage de poussière se dissipait peu à peu. L'arbre était intact. Les hôtes de ses branches le regardaient en souriant. Le géologue et ses nègres avaient tous disparu. (...) L'arbre furieux s'était extrait de terre pour engloutir les profanateurs dans le gouffre laissé par ses racines. Ils étaient tombés dans le trou sans fond, puis l'arbre s'était replanté sur eux, ensevelissant prospecteurs et indigènes (S. Bessora, p. 62).

Ces discours révèlent une prise de position sur la problématique écologique. Les auteurs s'inscrivent dans la lutte pour le respect et la préservation de l'environnement. Dans *Le Signe de la source*, par exemple, on assiste à une forme d'érosion généralisée à divers niveaux de la société à cause d'une dégradation de la

vie, elle-même causée par une forte pratique de la sorcellerie. Or, l'homme et la nature s'entretiennent. Si bien qu'ils sont tous deux victimes d'une gestion calamiteuse, ou d'une même dynamique d'absence de soins (soin de soi, soin de l'Autre et soin de l'environnement) : « *l'eau qui purifie se salit à son tour, finit par devenir un corps où grouille toutes sortes de bestioles. Les hommes de Boulembo ne devaient pas entretenir suffisamment cette fontaine, et je crois maintenant savoir pourquoi ils ont été vaincus à la fin* » (M. Okoumba-Nkoghé, 2014 [2007], p.103). De même, Gervais Mboumba, écrivain canadien d'origine congolaise, publie *Thèse d'un conflit écologique*, une fable romanesque mettant en scène des animaux réunis pour une conférence à Mboudi-Mboudi. Ces « patriarches de la race noble et civilisée des animaux », comme ils se définissent, considèrent la création de l'homme comme la grande erreur divine. Selon eux, l'homme porterait la responsabilité exclusive des troubles que connaît la terre depuis la création. Sans cette créature, il n'y aurait pas de guerres humaines, ni espèces menacées (animales et végétales), ni dégradation de la couche d'ozone. Les océans et les mers et les rivières demeureraient sains (G. Mboumba, 2008, [en ligne], <http://www.congopage.com/La-these-d-un-conflit-ecologique-par-Gervais-Mboumba>, consulté le 5 décembre 2018). Parce-que l'écologie est un tout, l'être humain dans le texte littéraire devrait se montrer en raccord avec l'écologie ou le monde naturel. Toute ambition d'omnipotence par rapport aux autres êtres naturels se solde par une rupture de l'harmonie écologique. Le monde naturel est un système. Et son essence n'est saisissable que s'il est considéré dans sa globalité en tant que système.

2. L'environnement comme un système de signification

Etudier les relations qu'entretiennent les discours littéraires et l'écologie, en tant que problématique relative à l'environnement, consiste à repenser l'interdisciplinarité entre l'esthétique créative et les sciences cognitives. Seulement, s'intéresser à la dimension esthétique revient à déconsidérer la *mimesis* créative pour une écocritique de la non-fiction telle que théorisée par L. Buell. Au lieu où Timothy Morton développe une critique fondée sur la notion de *mimésis* aristotélicienne, Buell postule que les mécanismes de l'esthétique réaliste fonctionnent selon l'optique d'une double responsabilité : d'une part, l'écrivain représente le monde non-humain en rompant avec l'esprit de la représentation mimétique pour rendre une autonomie à la nature qui se raconte dans le texte. D'autre part, l'écrivain met en scène son propre état d'esprit (L. Buell, *The Environmental Imagination*, 1995, p. 91-102). Selon Morton, « la pensée, incluant la pensée écologiste, a instauré la "Nature" comme une réification distante, sous le trottoir, un autre côté où l'herbe est toujours plus verte, préférablement dans les montagnes, dans un lieu sauvage (*in the wild*) » (T. Morton, *The Ecological Thought*, 2010, p. 3). Au cœur de cette double approche épistémique, les deux savoirs se combinent en un système de signification qui exploite la problématique environnementale au cœur de l'intelligence discursive. Nous pouvons le voir dans *Le signe de la source* dont le titre est un « message codé en situation de marché » (C. Duchet, 1973, p. 50). Le signe peut s'entendre comme l'élément révélateur, la trace grâce à laquelle on peut reconnaître, retrouver ou comprendre un autre élément. Le

symbole d'un dévoilement. La source, quant à elle, évoque plus simplement l'origine, le point de départ d'un fait, d'une situation ou d'un objet. Dans le contexte environnemental, la source désigne le lieu de naissance d'un cours d'eau. Il s'agit à notre sens d'un titre symbolique. C'est un « signe qui interpelle » (M. Norbert, 1983, p. 395), « l'espace littéraire se déploie comme la bourse d'échange, le marché le plus riche s'agissant de la consommation des savoirs, des biens capitaux symboliques, dont il assume le recyclage permanent et le transfert » (R. Renombo, 2011, p. 10). Cette étape de construction esthétique consiste à considérer la nature comme une pluralité de signes au sens sémiotique dans la mesure où l'écocritique nous invite aussi à problématiser la question du langage. En effet, si la capacité de la langue à référer au monde est contestée, la capacité de la littérature à créer et transmettre une représentation fidèle du monde devient moins évidente.

Par ailleurs, sous l'angle scientifique, les savoirs constituent la base du développement durable d'une société. Et l'analogie se poursuit dans l'interdépendance épistémique de la littérature comme production scientifique et de l'écologie comme science de l'environnement inspirée des modèles de l'écologie telle qu'elle se développe en sciences naturelles. L'intercommunication disciplinaire ainsi constatée entre les discours littéraire et écologique laisse entrevoir distinctement l'actualité épistémologique relative aux rapports entre la littérature, en tant que production imaginaire et fictionnelle, et savoirs en tant que vérités scientifiques. L'intercommunication, dont il est question ici, se traduit dans les romans par un entrelacement des deux entités nature/homme en une seule. Dans *Petroleum*, Bessora fait évoluer ses personnages sur une plate-forme d'exploration pétrolière, l'Océan Libérateur. Mais la description du narrateur en fait tantôt à un zoo, « *des vertébrés à sang tiède, porteurs de mamelles* », tantôt à une serre de faune sauvage comme suit :

Au sommet, les directeurs et cadres très supérieurs appelés Ingénieurs quelles que soient leur compétences (...). De la bonne argile plastique, grasse, avide d'eau, quoique imperméable. De la terre à potier. Au milieu, un agrégat d'agents techniques et administratifs (...). Argile calcaire ou sableuse, c'est une terre glaise de qualité médiocre. Désagréable au toucher. En bas, les classes laborieuses strictement indigènes. Elles s'agglutinent à la cave, sous la blanchisserie. Argile à silex, maigre et peu imbibée d'eau, dite argile réfractaire. Marne à engraisser les deux premières » (S. Bessora, 2004, p. 10).

Le texte littéraire peut être pris comme une sorte d'écosystème linguistique. Ce qui correspond justement à la diversité des espèces présentes dans l'espace naturel et que l'auteur symbolise en comparant l'Océan Libérateur à la réserve naturelle la plus célèbre de l'histoire de l'humanité : « l'Arche de Noé » (*id.*). La diversité catégorielle répartie sur la pyramide elfique confirme à l'Océan Libérateur son statut d'arche de la survie des espèces. L'Arche de Noé, dont la caractéristique première est la diversité de la flore qu'elle abrite à son bord. Et la diversité des espèces implique systématiquement une diversité de langage. A partir de ce que J. Bate nomme « représentation fidèle » de la nature comme un critère esthétique (« vérité envers la nature comme un critère de jugement esthétique»), l'Océan Libérateur devient motif de création d'un discours idéologique fondé sur une esthétique parodique, dirons-

nous. Car, alors que l'Arche de Noé avait pour mission principale de garantir la survie des êtres vivants en les préservant du déluge qui allait décimer la vie terrestre par noyade, l'Ocean Liberator condamne ses locataires à une mort certaine des suites d'une violente explosion.

L'activité pétrolière est décrite tout au long du roman comme une série d'agressions perpétrées contre l'environnement d'abord forestier, ensuite marin. Le narrateur compare les ingénieurs du pétrole à un groupe de pervers, l'exploration pétrolière à un jeu vicieux et les éléments de la nature ne seraient que des cibles d'une communauté de pervers. Le narrateur dira : « déguisés en aventuriers de l'or noir, ils ont commencé à jouer », puis, plus loin, il ajoute : « D'abord, des muscles indigènes ont téléguidé un énorme tube creux du plancher de forage à la croûte continentale. Il y a eu pénétration. Elle était vierge » (S. Bessora, 2004, p. 11). L'assimilation du forage à une agression sexuelle pose les bases d'un trouble à venir entre partenaires, manifesté par une révolte de la nature. D'abord la mer tempête. Mais cette manifestation inhabituelle n'est pas de nature à attirer l'attention de l'équipage qui choisit d'y voir un caprice des eaux du golfe de Guinée : « Elles ne nous avaient pas habitués à ça »⁴ (*ibid.*, p 12). Et pour cause, « Contrairement aux eaux rebelles du golfe Persique, les eaux du golfe guinéen sont de nature résignée. Depuis quarante ans, elles sont le témoin à décharge des forages, dégazeuses et autres plaies pétrolières » (*ibid.*, p 57).

Le discours environnementaliste utilise un ton apocalyptique, pour souligner les problèmes de la surexploitation de la planète, du développement non-durable : « Le gaz et le pétrole sont en grande discussion. Ils se chamaillent. Le ton monte. Le gaz fait pression. Les voici qui s'empoignent. (...) Le puits vous prépare un beau feu d'artifice » (*ibid.*, p 57). Puis, « Atmosphère explosive. Les flammes se propagent, accélèrent, dépassent la vitesse du son. Tous s'activent à trouver leurs esprits pour appliquer les procédures. Le temps joue contre eux. Le temps joue pour le feu. Boum » (*ibid.*, p. 59).

Considérer que le monde est composé de signes permet d'arrimer l'expression langagière au monde. Les jeux de signes symboliques, qui composent les langues dans lesquelles sont produites les œuvres littéraires, permettent d'exprimer des expériences variées du monde. Aussi, l'écosémiotique ouvre la voie à un réexamen épistémologique cohérent.

Dans l'organisation structurelle du discours, l'illustration est une forme de manifestation visible d'une interprétation invisible. En ce sens, le rôle de la perception environnementale est d'apporter une explication aux signes naturels à travers l'interprétation culturelle. Car, de l'environnement au discours littéraire, c'est déjà le rapport dualiste entre nature et culture qui se manifeste. Le changement environnemental qu'on observe dans le roman d'André Zoula, *Identicide*, ne serait pas dû aux seuls caprices climatiques. On en impute la faute à une activité humaine non identifiée à l'entame du récit : il y est question d'une manipulation inadéquate de la source d'abondance qui procurait des ressources alimentaires. L'imaginaire culturel gabonais voudrait qu'un fait, bien que naturel, trouve toujours son

⁴ C'est nous qui soulignons.

explication dans le surnaturel, comme le montre, à travers l'œuvre, l'évocation de la forêt interdite : « Elle était reconnue pour son aspect ésotérique. Les rayons du soleil ne réussissaient jamais à percer son manteau. Un brouillard épais la couvrait sous ses ailes blanches » (A. Zoula, 2011, p. 8). A sa description, on comprend qu'une forêt encore vierge de l'activité humaine paraisse hostile à l'homme. L'épaisseur d'une végétation libre et inviolée rend logiquement le lieu impénétrable et sombre en milieu équatorial. Plutôt qu'une explication naturelle, la représentation commandée par l'imaginaire culturel cède à la sensibilité et s'oriente vers la métaphysique en évoquant l'« aspect ésotérique » de la « forêt mystérieuse et interdite ». De même la disparition du petit oiseau n'est pas plus étrange. L'épaisseur de la végétation est favorable au camouflage d'un oiseau sauvage poursuivi par un enfant. Cependant, le texte attribue un rôle mystérieux au volatile qui apparaît ici comme un appât lancé par la forêt dans le but d'attirer l'enfant dans son antre :

Le petit oiseau représentait un univers dont elle ne soupçonnait nullement l'existence. Lorsqu'elle tendait sa main pour caresser sa tête, son corps frémissait. L'animal l'entraîna loin dans la brousse, loin dans le cœur du temps, loin dans l'esprit du vent, loin vers le centre du ciel. Très loin dans la conscience de la forêt. Elle ne connaissait plus le chemin du retour (*ibid.*, p 16).

La part métaphysique de la perception des événements se matérialise dans le discours par un positionnement de l'individu en tant que victime même d'un acte volontaire. Par conséquent, la solution, bien que possiblement naturelle, sera recherchée dans le domaine surnaturel : « *Comment faire pour réparer ce mal ? Chez quel nganga, chez quelle sorcière, chez quelle mamiwata se rendre pour congédier le mauvais sort ? Faut-il consulter une prêtresse, une prophétesse, une déesse ?* » (*ibid.*, p. 8). Ce cas paradigmatique montre qu'une certaine forme de liberté interprétative joue en faveur ou en défaveur de l'animal dans l'établissement de comportements interactifs avec son milieu.

Conclusion

L'absence d'un fondement théorique clairement élaboré n'a pas freiné le développement de l'écocritique. La variabilité des postulats, qui en orientent encore les analyses, fondent justement la consistance de cette nouvelle critique. Car, l'écocritique est née en réponse à la résurgence de la nature sur la scène culturelle et à son infiltration dans l'ensemble des problématiques relatives aux questions de l'écologie. Au milieu de ce foisonnement, notre réflexion visait à lire la participation du roman gabonais aux champs des littératures environnementales. La question était de voir comment la question du rapport de l'homme à son milieu s'inscrit dans la littérature gabonaise. Et par quelles approches pouvions-nous les apprécier. Au terme de cette analyse, nous retenons que les littératures environnementales sont des productions sémiotiques qui témoignent du rapport complexe qu'entretiennent les humains à leur milieu. Si ce rapport comporte une part de fantasme, d'idéalisation et d'imagination, il n'en reste pas moins déterminé, d'abord, par des paramètres

physiques et biologiques. La première articulation nous a permis de relever l'écriture de la représentation à travers les référents culturels qui conditionnent la perception que l'individu peut avoir de son milieu. Nous retenons que la représentation culturelle de la nature est contextuelle. A chaque espace, enrichi de ses savoirs culturels, correspond un ensemble de représentations spécifiques. Partant des enjeux des actes et leurs conséquences subséquentes aux rapports de complicité ou de conflit du partenariat entre l'homme et la nature, on décèle la capacité du discours littéraire à interroger la dimension sociale de l'existence humaine. La problématique de l'environnement et partant, du développement durable deviendrait universelle qu'en prenant compte de la diversité des approches culturellement construite et qui contiennent l'altérité d'un territoire.

Références bibliographiques

- BESSORA Sandrine, 2004, *Petroleum*, Paris, Denoël.
- BUELL Lawrence, 1995, *The Environmental Imagination*, London, Harvard UP.
- COTTEREAU Alain, 2012, « Habiter par corps. Éducation relative à l'environnement : Regards-Recherches-Réflexions », vol. 10, p. 17-34.
- DIVASSA NYAMA Jean, 2013, *L'Amère saveur de la liberté : la révolte, 1904-1908*, Bertoua, Ndzé.
- DUCHET Claude, 1973, « *La Fille abandonnée et La Bête humaine*, éléments de trilogie romanesque », *Littérature*, n°12, décembre, p. 49-73.
- ELIADE Mircea, 1957, *Le Sacré et le profane*, Paris, Gallimard.
- GLOTFELTY Cheryll and FROMM Harold, 1996, *The Ecocriticism Reader*, University of Georgia Press.
- LE BRETON David, 2006, *La Saveur du monde. Une anthropologie des sens*, Paris, Métailié.
- MBOUMBA Gervais, 2008, *La Thèse d'un conflit écologique*, Sherbrooke, [en ligne], <http://www.congopage.com/La-these-d-un-conflit-ecologique-par-Gervais-Mboumba> (consulté le 5 décembre 2018).
- MORTON Timothy, 2010, *The Ecological Thought*, Cambridge, Harvard University Press.
- OKOUMBA-NKOGHE Maurice, 2007, *Le Signe de la Source*, Yaoundé, Clé.
- RENOMBO Steeve Robert, 2011, « La littérature gabonaise en péril. Essai sur l'enseignement de la fiction et la fiction de l'enseignement », *Interculturel, francophonies*, « Gabon : la littérature en question », textes réunis et présentés par L. Obiang, n° 20, nov.-déc., Alliance Française, p. 59-72.
- ROUSSIAU Nicolas et BONARDI Christine, 2001, *Les Représentations sociales. État des lieux et perspective*, Sprimont, Mardaga.
- ZOULA André, 2011, *Identicide*, Paris, Edilivre.